

Quand les peuples nomades se sédentarisent. Multiculturalisme et cohabitation interethnique au Sahel

Par Birwe Habmo

Résumé

La sédentarisation de certains peuples nomades au Sahel a eu un grand impact sur la cohabitation interethnique dans cette partie du monde. Le présent article montre comment ce phénomène a engendré des confrontations culturelles qui compromettent sérieusement l'intégration interethnique dans plusieurs régions sahéliennes. Cette analyse permet de comprendre les profonds bouleversements qui ont accompagnés l'installation définitive des ethnies nomades auprès des populations dites autochtones. Partant d'une démarche sociologique, la réflexion que nous proposons ici décrit dans un premier temps les différentes formes de sociabilités qui sont nées de la sédentarisation des peuples nomades peuls (Mbororo, Ouda...) dans les pays comme le Cameroun et le Tchad. Et dans un deuxième temps, elle formule des recommandations allant dans le sens de l'harmonisation des rapports sociaux au sein des sociétés pluriculturelles où désormais anciens nomades et peuples dits sédentaires doivent cohabiter.

Mots-clés : nomadisme, sédentarisation, multiculturalisme, cohabitation interethnique, Sahel

Abstract

When the nomad communities become sedentary. Multiculturalism and inter-ethnic cohabitation in the Sahel

The sedentarization of certain nomadic peoples in the Sahel has had a great impact on inter-ethnic cohabitation in this region. This article shows how this phenomenon has led to cultural clashes that seriously compromise the inter-ethnic integration in several Sahelian regions. This analysis helps to understand the deeper changes that have accompanied the permanent settlement of nomadic tribes living now with indigenous peoples. From a sociological approach, the paper we proposed here initially described the different forms of sociability that grew out of the settlement of nomadic Fulani (Mbororo Ouda ...) in countries like Cameroon and Chad. And secondly, it makes recommendations in order to

harmonize the social relations within multicultural societies where actually former nomads and sedentary peoples must coexist.

Keys words: nomadism, sedentarization, multiculturalism, interethnic cohabitation, Sahel

Introduction

Au cœur des préoccupations sahéniennes aujourd'hui, la problématique de la cohabitation entre peuples autrefois nomades et peuples dits sédentaires reste d'actualité. Avec les changements climatiques et les politiques de sédentarisation instaurées par la plupart des États sahéniens, le nomadisme, en particulier le nomadisme pastoral connaît d'énormes difficultés. Dans un tel contexte, les ethnies nomades à l'instar des Peulh (Mbororo, Ouda, Wodaabe...) se voient être contraintes de se sédentariser auprès des peuples autochtones. Les transformations que subit le nomadisme pastoral aujourd'hui au Sahel font de sorte que des entités ethniques, fondamentalement différentes de par leurs structures sociales et leurs visions historiques soient de plus en plus amenées à vivre ensemble, à partager un même espace géographique. C'est ainsi qu'on assiste de nos jours à une sédentarisation des ethnies nomades auprès des groupes sociaux sédentaires dans les pays comme le Cameroun et le Tchad. Les sociétés multiculturelles qui naissent de la fixation des nomades traduisent donc une rencontre des traditions, des coutumes, des mythes, des règles et normes différentes dans un contexte sociologique spécifique et contradictoire. Cette coexistence entre « nomades sédentaires » et peuples dits autochtones inspire d'emblée un vivre ensemble qui ne va malheureusement pas sans heurts. L'installation quasi définitive des pasteurs nomades auprès des ethnies sédentaires participe en même temps au démantèlement de leur organisation sociale qu'à une perte de repères symboliques des groupes ethniques hôtes. Les contradictions sociales, les luttes pour l'hégémonie ethnique sont désormais observables dans les localités sahéniennes abritant les anciens nomades vivant aux côtés des peuples autochtones.

Comment s'exprime véritablement l'impact de la sédentarisation des nomades sur les relations interculturelles au Sahel ? Quels sont les différentes formes de sociabilité, de « socialité »[1] à l'œuvre dans les sociétés où anciens nomades et populations sédentaires cohabitent ? Dans un milieu pluriculturel comme le Nord-Cameroun ou le Sud-tchadien, comment créer ou recréer un vivre ensemble convivial entre anciens nomades et autochtones ? Existe-il une possibilité de coexistence pacifique entre ces peuples aux pratiques et représentations différentes ? Comment forger une véritable intégration interethnique entre « nomades sédentaires » et autochtones au Sahel ? Telles sont les interrogations auxquelles la présente réflexion tentera d'apporter des réponses. Tout en présentant les contradictions sociales nées de la cohabitation entre anciens nomades et peuples dits autochtones dans quelques régions sahéniennes, nous dégagerons les différentes formes de sociabilités qui émergent de cette

coexistence conflictuelle. Et pour finir, nous allons à partir d'une réflexion sociologique formuler des recommandations allant dans le sens de l'harmonisation des rapports sociaux entre ces entités sociales.

La sédentarisation des peuples nomades : les sociétés sahéennes à l'épreuve du multiculturalisme

Les dynamiques du « dedans » et du « dehors » qui traversent aujourd'hui les sociétés sahéennes sont nombreuses (Balandier, 1981). Ces dynamiques peuvent se résumer en termes de mutations, de transitions, de changements et de transformations dont les sociétés nomades sont ici l'objet. En effet, les sociétés peulh (Mbororo, Ouda, Wodaabe...), groupes ethniques nomades les plus connus au Sahel n'avaient pas pour la plupart d'habitat fixe (joonde[2]). Mais à la suite d'un certain nombre de phénomènes récents survenus au Sahel notamment les changements climatiques et les politiques étatiques relative a la sédentarisation, ces ethnies nomades vivant principalement au Tchad, au Cameroun et au Nigeria ont été obligées de se sédentariser. Réunies aujourd'hui au sein de mêmes milieux sociaux, peuples autrefois nomades et ethnies sédentaires se livrent malheureusement une guerre interethnique dont les conséquences sur la cohésion sociale sont importantes. Au Nord-Cameroun par exemple, la coexistence entre les Mbororo[3] (groupe social autrefois nomade) et les Kirdi[4] (groupe social sédentaire) a engendré des confrontations culturelles profondes.

a. Logiques culturelles Mbororo et coutumes Kirdi: une confrontation continue

Le Nord-Cameroun est aujourd'hui un espace de cohabitation entre un peuple autrefois nomade (les Mbororo ou « wachoobe[5] ») et un groupe ethnique sédentaire (les Kirdi). La sédentarisation des Mbororo dans les localités comme Kolaro[6] et Mindif[7] au Nord-Cameroun s'est progressivement effectuée à partir des années 2000. Avant l'avancée du désert et la rareté des pâturages causés par les changements climatiques, les deux entités sociales cohabitaient saisonnièrement et ceci sans véritables attaches sociales. Les échanges étaient essentiellement économiques. Les relations se limitaient aux marchés périodiques où les pasteurs Mbororo achetaient des produits vivriers chez les populations locales (Kirdi) et en contrepartie ces derniers les vendaient du lait, du fromage, des bœufs...les rapports entre les deux groupes sociaux se réduisaient donc aux rapports économiques et la distance socioculturelle était largement affichée. Mais aujourd'hui, la réalité est toute autre car l'interpénétration est devenue quotidienne à cause de la proximité géographique qui rapproche les deux groupes sociaux. Les voisins lointains d'hier partagent aujourd'hui un espace commun physique et social où « les rites d'interaction » sont désormais perceptibles (Goffman, 1974). L'arrêt de la transhumance par les Mbororo a introduit une coupure plus radicale. Un choix est effectué une fois pour toutes : le Mbororo ne répond plus aux sollicitations saisonnières d'autres pâturages comme c'était le cas. L'installation définitive des nomades ou « eggo-eggoobe[8] » dans certains localités au Nord-Cameroun a généré des complexes et contradictions liées aux différences culturelles et religieuses.

Dans les plaines du Nord-Cameroun, une des sources des tensions sociales entre les Mbororo et les Kirdi trouve son origine dans le comportement conquérant et provocateur qui caractérise les anciens nomades qui font montre d'un irrespect total des règles, codes et valeurs culturelles du peuple Kirdi. Ce comportement trouve son explication dans la culture Mbororo qui est une culture « conquérante ». Vivant en petits groupes autonomes conduits par un guide (ardo), les Mbororo aiment préserver leur liberté en marge des empires et des sociétés centralisées. Ils se reconnaissent par un code culturel qui les unit aux autres ethnies peulhs dispersés dans tout le Sahel. Ce code, le « pulaaku » décrit le comportement attendu du Mbororo et lui est enseigné par sa famille dès son enfance (Bocquene, 1986, 91) C'est une coutume qui exige, avant tout, la retenue, la réserve et la maîtrise de soi. Ce comportement permet au Mbororo de se distinguer de ses autres voisins Kirdi. Cette réserve s'accompagne de qualités de sobriété, de courage et d'intelligence. La différence entre les Mbororo et les autres ethnies peut être perçue dans l'image négative qu'ont d'eux les populations qu'ils côtoient (les Kirdi). Ici, on les accuse d'être des voleurs, des menteurs, des magiciens dangereux. Autrefois nomades, vivant avec leurs troupeaux de pâturages naturels, on les rejette dans le règne animal, puisqu'ils vivent d'une nature non domestiquée. Toutes ces logiques culturelles Mbororo (dilla-warta'en) sont en conflits avec les coutumes kirdis hermétiquement fermées sur elles-mêmes.

Peu ou pas habitués à voir d'autres façons de faire différentes de leurs, les autochtones Kirdi ont l'habitude de ramener tous les faits sociaux à ceux qu'ils connaissent. Ils sont tous inconsciemment conditionnés par les milieux dans lesquels ils ont été élevés. Les Kirdi, sédentaires se sentent mieux en tant qu'autochtones par rapport aux Mbororo autrefois nomades. En effet, la rencontre ou la découverte de la valeur originale et profonde des traits culturels appartenant aux Mbororo favorise chez les Kirdi des jugements abrupts et superficiels. Entièrement pénétrés dans leurs systèmes de valeurs, ce dont ils sont largement inconscients les Kirdi perçoivent la conduite des autres avec des aprioris. Ils disent parfois que les Mbororo sont des assassins du fait qu'« ils enterrent parfois leurs malades encore vivants »[9]. Les différences culturelles provoquent ainsi de sérieux malentendus entre les deux groupes sociaux. A Kolaro, les représentations que se font les populations autochtones Kirdi sur les Mbororo sont bien vivaces. Ils ont des Mbororo une image de personnes aux mœurs barbares et archaïques. En effet, dans cette petite localité où des ethnies aux cultures différentes sont appelées à cohabiter, les individus de chaque groupe social ont toujours tendance à considérer qu'ils sont les seuls à pouvoir être les mieux constitués par rapport aux autres. Chacun estimant que sa culture singulière est meilleure par rapport à celle de l'autre. Les kirdis et les Mbororo autrefois voisins lointains et même temporaires se côtoient désormais dans un même environnement social. Les attaches sont devenues véritablement locales et les fréquentations quotidiennes. Les Kirdi sont particulièrement préoccupés par « l'aphasie culturelle que peut amener la présence culturelle Mbororo » (Mbock, 2000, 51). Toujours dans cette conflictualité, on note également ça et là d'autres tensions plus manifestes entre les différentes ethnies (Kirdi et Mbororo) allant jusqu'à la négation d'une action qui aurait un caractère intégrateur : le mariage interethnique. Le mariage interethnique, voie salutaire pour la cohésion des groupes est activement combattu. D'après nos entretiens, il se dégage que les membres des différents groupes ethniques entretiennent des

relations qui se compliquent ou se relâchent dès lors qu'un projet de mariage voit le jour. L'attitude adoptée par les membres des groupes peut varier de la modération à l'extrémisme, de la tolérance à la marginalisation des membres ainsi engagés dans ce type de mariage.

Les conflits sociaux entre les kirdis agriculteurs et les Mbororo éleveurs s'observent aussi dans le champ foncier. En effet, « les litiges proviennent du mode d'utilisation des terres » (Tchamie, 2003, 47). Les Mbororo éleveurs reprochent aux kirdis agriculteurs d'occuper les pâturages et surtout les pistes à bétail par leurs champs. Les agriculteurs accusent pour leur part les éleveurs de détruire leurs cultures par le passage du bétail. Et le vol régulier de ce bétail participe à la distanciation de leurs rapports. Par ailleurs, la pénétration des Mbororo avec leurs troupeaux viole très souvent « le caractère sacré des forêts qui constituent l'identité culturelle des Kirdi » (Mbock, 2000, 44). Cette situation débouche parfois sur des conflits physiques intenses. Les rapports entre ces deux ethnies se trouvent ainsi fortement complexifiés et tendus. Ces quelques aspects de l'impact de la sédentarisation des nomades sur la cohésion sociale au Nord-Cameroun est révélateur de la gravité des tensions sociales qu'une telle transition peut engendrer au sein des groupes humains. Le Sahel est aujourd'hui particulièrement concerné car c'est ici que s'observent de plus en plus la « sédentarisation des peuples nomades confrontés aux sécheresses climatiques » (Bernus, 1981, 32). Au Cameroun, la sédentarisation de la plupart des Mbororo n'a pas généré des antagonismes sociaux qu'au Nord du pays. Des luttes pour la domination ethnique et des contradictions sociales s'observent aussi à l'Ouest entre anciens nomades et ethnies dites autochtones.

b. Sédentarisation des nomades Mbororo et cohésion sociale à l'Ouest Cameroun

A l'Ouest-Cameroun, région de hauts plateaux cohabitent aujourd'hui Mbororo sédentarisés et d'autres groupes ethniques. Parmi les 1200000 habitants que compte cette région, les Mbororo ne sont que 25000 environ (Boutrais, 2008, 230). Les difficultés des Mbororo dans les hauts plateaux ne tiennent pas seulement à leur situation minoritaire mais aussi à une installation récente, entraînant une réaction de rejet de la part des ethnies dites autochtones (Boutrais, 2008, 230). L'abandon du nomadisme par ce groupe social s'est produit ici par l'adoption d'un élevage transhumant. Les incidences de cette sédentarisation dépassent largement le cadre des techniques d'élevage pour affecter fortement les rapports sociaux entre anciens nomades et les autres entités sociales. La suprématie politique des cultivateurs (Bamoum, Bamiléké...) créent des frustrations et des tensions sociales entre les différents groupes sociaux.

La vie communautaire entre les Mbororo et ceux qui se disent autochtones (bamiléké, Bamoun...) est caractérisée par des mésententes. Cette mauvaise cohabitation avec les agriculteurs sédentaires débouchent souvent sur des conflits ouverts. Dans certaines localités par exemple, les autochtones sont essentiellement des agriculteurs. Dans les villages où les Mbororo sont peu nombreux pour faire face aux

agriculteurs, les zones de pâturages deviennent des champs pour les cultures de rente (cacao, café, hévéa...). En effet, le problème d'intégration ou d'insertion sociale des « néo-sédentaires » comme nous pouvons le remarquer n'est pas facile dans un tel environnement social. Les anciens nomades sont toujours confrontés à des difficultés d'intégration au sein d'un groupe qui n'est pas le leur comme c'est le cas dans les hauts plateaux de l'Ouest-Cameroun. Tout changement de mode de vie s'accompagne pour la plupart des tensions, des conflits plus ou moins ouverts. Dans certaines localités où « nomades sédentaires » et autochtones cohabitent, la qualité des rapports sociaux dépend bien souvent de chaque individu. Certains autochtones sont souples à recevoir, à accueillir les « néo-sédentaires », d'autres par contre sont hostiles aux nouveaux venus. Certains Mbororo par exemple ne nous ont pas caché leurs impressions en disant que ce n'étaient pas tous les autochtones qui les haïssaient, qui les voyaient d'un mauvais œil quand ils s'installaient dans certaines localités comme Foumban[10] ou Bandjoun[11]. Parmi eux, il y a qui sont accueillants, mais la majorité reste cependant hostile aux « néo-sédentaires ». La présence d'un ancien nomade au milieu d'un groupe social sédentaire qui n'est d'ailleurs pas le sien est un fait évident comme celui d'un migrant dans son nouveau milieu social. Cette présence étrangère peut mériter moqueries, insultes, voire attaques. Cette attitude des autochtones vis-à-vis des « allogènes » Mbororo laisse conclure d'un ethnocentrisme aigu. A propos de l'attitude des Bamoum[12] vis-à-vis des Mbororo, nous avons pu recueillir des informations de la part de ces derniers à Foumban qui soutiennent que « c'est un peuple assez particulier à cause de son pouvoir et de son comportement vis-à-vis des autres groupes ethniques, surtout ceux qui ne pratiquent pas la religion musulmane »[13]. Le problème d'« insertion sociale » (Guth, 1994, 116) se pose également ici lorsque les Mbororo trouvent en face une population locale avec laquelle ils ne partagent ni us et coutumes, ni religion comme c'est le cas dans les localités de Foumban, Bandjoun, Noun...

Le problème foncier est aussi à l'origine de nombreux conflits qui opposent anciens nomades aux populations natives. Pour illustrer cette situation nous nous en tenons aux déclarations suivantes : « L'année dernière, un habitant de Foumban a failli tuer un de mes bœufs juste parce qu'il a vu mon troupeau passer à côté de son champ de patates »[14]. Dans cette logique, les autochtones en occurrence les musulmans Bamoum taxent les Mbororo des envahisseurs, ils leur font savoir que la terre ne leur appartient. Par ailleurs, l'intégration des Mbororo au sein des populations autochtones est facilitée si ces derniers adoptent véritablement la religion musulmane, « les Mbororo étant des peuples superficiellement islamisés » (Bocquene, 1986, 66) et les populations autochtones des « musulmans pratiquants ». Il s'agit plus dans ce cas d'une assimilation que d'une intégration sociale. L'on a constaté en général que lorsque les rapports entre anciens nomades et groupes sociaux sédentaires arrivent à s'inverser au profit des premiers (les Mbororo), les problèmes d'intégration commencent à devenir sérieux et les autochtones développent des attitudes de rejet vis-à-vis des « néo-sédentaires ». Dans ce contexte, la compétition pour l'espace ressource (problème foncier), la gestion de l'autorité, les préjugés tribaux, les jalousies et les frustrations...peuvent rapidement devenir sources de tensions. Le comportement des musulmans Bamoum vis-à-vis des Mbororo est également source de conflit dans la mesure où les premiers se voient supérieurs aux non musulmans constitués des « païens » qu'il faut manipuler comme bon leur semble. Il faut par ailleurs souligner que d'autres conflits apparaissent

rapidement après la stabilisation des anciens nomades où ceux-ci, tout naturellement compare leur nouvelle situation à la précédente et ils acceptent difficilement les contraintes imposées tant par les autorités traditionnelles (le sultan Bamoum en occurrence) que par le mode de vie des autochtones.

Les rapports qu'entretiennent les Mbororo avec les autres ethnies sont des rapports d'opposition où ces « arrivants » sont parfois considérés comme des marginaux. Les autochtones cherchent toujours à prendre tout le contrôle des terres sans laisser des passages pour les troupeaux qui appartiennent par ailleurs aux anciens nomades. Ces différents rapports observés dans la région de l'Ouest-Cameroun traduisent les relations de domination, de dépendance et d'exploitation à l'œuvre dans ces sociétés pluriculturelles. Si au départ, la transition Mbororo vers la sédentarité était souhaitée par les chefs traditionnels de la région qui y voyaient une source de revenus supplémentaires à travers la « zakkat^[15] », avec le temps, la sédentarisation des Mbororo est devenue pour eux un sujet de préoccupation. Il en résulte des tensions prenant la forme de conflits autochtones/migrants, musulmans/animistes. La situation décrite ci-dessus est fort révélateur des conséquences qu'a eu la sédentarisation des Mbororo sur la cohésion sociale à l'ouest du Cameroun. Engagés également dans un processus de sédentarisation comme les Mbororo au Cameroun, les Peuls tchadiens sont aussi confrontés aux difficultés liées à leur d'insertion sociale.

c. Les peulh au Tchad: du nomadisme à une sédentarisation conflictuelle

Les populations peulh du Tchad vivent de l'élevage extensif de bovins et ovins depuis plusieurs siècles. Selon les statistiques officielles, les éleveurs au Tchad représentent 7% de la population active (dont la moitié est constituée des peulh). Avant leur sédentarisation, leur mode de vie traditionnelle séculaire les amenait à sillonner toute la bande de l'Afrique savane-sahélienne allant du Sénégal jusqu'au Soudan. Mais depuis presque une décennie, les peulh nomades tchadiens sont engagés dans un processus de sédentarisation qui ne va malheureusement pas sans incidences sur leur mode de vie et leurs rapports avec les autres populations aux côtés de qui ils sont désormais définitivement installés. Les nomades peulh se sont aujourd'hui de plus en plus sédentarisés dans la région de Tandjilé-Ouest (Tchad) dans les villages comme Batchoro, Dogou, Kolou... Cette sédentarisation Peulh s'est accompagnée dans certaines localités d'une insertion sociale conflictuelle dont l'indicateur le plus important reste cette boulimie foncière caractérisée par « une concurrence croissante pour la terre, avec des stratégies foncières anticipatives, opportunistes et polymorphes » (Hindou, 2011, 6). Le mode de vie des éleveurs Peulh les amène à de fréquents conflits avec les agriculteurs sédentaires (Marba, Lelé, Goulag, Gamgayé, Sara...) Lorsque les terres traditionnellement utilisées comme pâturages sont consacrées à d'autres usages économiques comme, par exemple, l'agriculture mécanisée, ces mouvements saisonniers de populations se transforment en installation permanente. Se trouvant dans l'impossibilité d'utiliser les zones traditionnellement réservées au pâturage, les peulh s'installent définitivement dans les villages où ils avaient l'habitude de se rendre à des périodes précises et de manière temporaire. Cette installation «

forcée » suscite des « conflits liés au mode d'utilisation d'un même écosystème et génèrent de changements démographiques suite à l'installation définitive de nouveaux groupes sur des territoires déjà occupés » (Bocco, 1990, 71).

Les interactions entre « nomades sédentaires » et populations dites autochtones ont généré de formes de sociabilités allant de la coopération mutuelle à l'hostilité déclarée. Les contacts interethniques se manifestent davantage sous une forme conflictuelle que sous celle d'interactions harmonieuses. Les déséquilibres sociaux engendrés par la stabilisation des Peulh au sein des populations sédentaires se manifestent ici par les luttes pour le contrôle de l'autorité surtout que les « néo-sédentaires » sont musulmans et les sédentaires animistes. Les logiques culturelles et religieuses à l'œuvre dans ces espaces sociaux sont donc fondamentalement opposées. Les rapports sociaux maintenus par la communication culturelle produisent une anxiété psychologique affectant à la fois le quotidien des anciens nomades et celui des sédentaires. Dans un tel environnement, « la communication culturelle bien que maintenue est voué à l'échec » (Duvignaud, 1973,110). La possibilité de comprendre l'autre culture diminue et on peut ainsi progressivement sombrer dans un repli identitaire préjudiciable à son intégration sociale. Cette situation est exacerbée par le fait que l'identité culturelle peulh qui leur garanti d'ailleurs une sécurité sociale et psychologique est sérieusement menacée par la transition vers la sédentarité qu'ils effectuent. Les conséquences de cette fixation affectent la société peulh dans ses fondements notamment le rapport à l'élevage. Désormais, il faut coexister avec les populations dites autochtones 12 mois sur 12. L'interdépendance et l'interaction sont des concepts fondamentaux dans ce contexte. On soutient souvent que les groupes ethniques peuvent se rattacher à un même système social lorsqu'ils présentent des caractéristiques culturelles complémentaires génératrices d'interdépendance ou de symbiose. Sinon :

« Il n'y aurait pas d'interaction ou, si cette interaction existait, elle n'aurait rien à voir avec l'identité ethnique. Mais elle ne peut exister que dans la mesure où deux groupes ethniques — ou plus — sont en contact, occupent chacun un territoire clairement déterminé et si par conséquent, il n'existe entre eux qu'une compétition minimale pour l'exploitation des ressources naturelles. Si en revanche, deux groupes cherchent à monopoliser un territoire, ils peuvent entrer en compétition à propos de ses ressources et, par conséquent, l'interaction va générer des conflits. » (Barth, 1969, 83)

Les interactions entre les autochtones et les Peulh nées à la suite de la sédentarisation de ces derniers sont révélateurs d'une situation réellement conflictuelle au Sud du Tchad. Construire une société harmonieuse avec des membres dont les différences culturelles et linguistiques sont affichées n'est pas du tout aisé. Aujourd'hui au Sahel, des groupes ethniques aux « anthropo-logiques [16]» (Balandier, 1974) différentes voire, contradictoires sont de plus en plus contraints à cohabiter. Alors dans un tel contexte, comment réussir à dépasser les orgueils ethniques et à coexister pacifiquement ? Comment les

peuples autrefois nomades et les peuples dits sédentaires peuvent-ils s'accepter mutuellement malgré le poids des différences ?

2. Peuples nomades et peuples sédentaires du Sahel. comment concilier les différences et construire des sociétés conviviales ?

La sédentarisation encadrée et réussie des peuples nomades est aujourd'hui un défi majeur au Sahel. Les conflits sociaux nées de l'expérience camerounaise et tchadienne sont fort révélateurs de la sensibilité de cette transition qui mal négociée peut ébranler la cohésion sociale chère à toute société humaine. Pour n'est pas arrivé à un niveau où la « société » se trouve « bloquée » (Crozier, 1970), la médiation interculturelle est indispensable car la composition ethnique offre un aspect socialement très complexe. Comme le montrent les exemples cités dans cette étude, les frontières ethniques se traduisent souvent par des différences culturelles et comportementales. Par ailleurs, tout contact ethnique ne doit pas mener à un conflit. De tels contacts doivent au contraire favoriser l'intégration de certains aspects culturels, et, par conséquent, une coexistence conviviale. Le pluralisme socioculturel doit être perçu comme source d'enrichissement mutuel et non comme une menace. La confrontation des différentes cultures dans un milieu social donné est une « richesse » pour les différents groupes sociaux. C'est ainsi qu'il faut favoriser, voire encourager les contacts humains pour que les différentes composantes sociologiques « forment une société avec une conscience sociale commune et partagée ». A cet effet, dans son ouvrage intitulé : *L'Aventure ambiguë*, Cheikh Hamidou Kane ne disait-il pas que : « Nul ne peut plus vivre de la seule préservation de soi [...]. Nous n'avons pas eu le même passé, vous et nous ; mais nous aurons le même avenir. Rigoureusement, l'ère des destinées singulières est révolue ». Ce ci voudrait dire que les différents acteurs sociaux doivent s'ouvrir les uns aux autres compte tenu du fait que la cohabitation est un carrefour d'échanges où les attaches deviennent véritablement locales et enrichissantes. Malheureusement, comme nous l'avons souligné ci haut, la sédentarisation des groupes ethniques nomades a produit de diverses réactions négatives de la part des groupes d'accueil. Elle est rarement perçue comme source d'échanges enrichissants.

Au Cameroun et au Tchad, la transition des nomades vers la sédentarité a engendré de confrontations sociales profondes. Aujourd'hui au Sahel, les conflits ethniques sont devenus très sérieux, c'est ce qui explique peut-être pourquoi l'ethnicité est considérée comme le concept qui prédomine dans les « Études Sahéliennes » actuel. Les conflits ethniques en Afrique trouvent souvent leur origine dans l'injustice culturelle et dans l'inégalité. Partout où se manifestent de telles injustices et inégalités entre les groupes, le conflit est inévitable. La réussite de la sédentarisation et la lutte pour la reconnaissance, pour le respect des droits des minorités ethniques et religieuses comme les Mbororo doit retenir l'attention de tous. La qualité des relations entre les groupes ethniques rivaux et la préservation de la paix ethnique dépendent du type et de l'efficacité des mécanismes disponibles de médiation ethno-religieuse et des choix politiques des Etats sahéliens. Définie « comme la reconnaissance de l'autre avec

sa culture, ses valeurs, sa vision du monde, son histoire, son comportement, ses façons de sentir et d'agir », l'intégration doit aujourd'hui concerner toutes les sociétés sahéniennes multiculturelles (Motazé, 1996, 59). Etant donné que les régions sahéniennes où cohabitent anciens nomades et sédentaires sont des espaces fortement disputés, l'utilisation des outils de médiation interethnique pour régler les conflits liés à la sédentarisation des nomades est un potentiel immense pour créer une cohésion sociale durable.

Face à la diversité culturelle et aux différentes appartenances religieuses, la promotion de l'intégration interethnique, de la convivialité doit être effectuée car le vivre ensemble c'est d'abord un esprit, une attitude, un comportement. La médiation pourrait s'avérer comme un moyen unique pour la construction de la paix, la compréhension mutuelle, le dialogue, la (ré)connaissance réciproque, le développement et l'unité en démocratie. La médiation interethnique indispensable aujourd'hui au Sahel, consiste en une gestion constructive des conflits liés à la différence culturelle ou ethnique. Il s'agit d'un art de concevoir les institutions appropriées pour orienter les conflits inévitables vers les voies pacifiques pour la résolution des conflits liés aux différences ethniques, tribales, culturelles, religieuses. Créer davantage les relations de solidarité et de proxémie afin de mieux s'ouvrir et de connaître les autres. Voilà le défi à relever par tous les Etats sahéniens soucieux de promouvoir le vivre ensemble au sein des sociétés multiculturelles qu'ils regorgent. Recourir à ce penchant humain c'est valoriser la reliance donc parle abondamment Edgar Morin et Kern dans leur ouvrage intitulé : Terre patrie. Au regard de la diversité culturelle caractérisant le Sahel aujourd'hui, il est donc plus que jamais urgent de faire de cette partie du monde, une terre des hospitalités, des solidarités, des communautés où des sociétés aux religions, pratiques et représentations différentes peuvent développer un être ensemble convivial. Le vivre ensemble implique le respect des différences, le respect de l'altérité. Il interpelle l'héritage culturel sur le quel repose le pluriculturalisme des sociétés sahéniennes de nos jours. Il est par conséquent question de faire de la diversité culturelle une « culture-action » qui puisse aujourd'hui impulser le développement au Sahel (Motazé, 2009, 125)).

Conclusion

Au terme de cette analyse portant sur la sédentarisation de peuples nomades au Sahel, force est de constater que ce phénomène a engendré des bouleversements profonds dans les rapports sociaux qu'entretiennent nomades et populations autochtones. À partir de l'exemple tchadien et camerounais nous avons pu comprendre en quoi l'insertion sociale d'un groupe dans un nouveau milieu qui n'est pas le sien génère plus ou moins toujours des tensions sociales. La proximité géographique qui s'est imposée aujourd'hui entre ceux qu'on peut appeler les « nomades sédentaires » et les peuples traditionnellement sédentaires a fait émerger de nouveaux enjeux liés à la cohabitation interethnique au Sahel. Il est donc désormais indispensable d'effectuer un encadrement, mieux un suivi de tout processus de sédentarisation qu'un peuple nomade peut engager. De plus, au-delà de l'accompagnement, il faut également initier au Sahel une véritable médiation interculturelle qui puisse promouvoir un vivre

ensemble convivial au sein des sociétés multiculturelles. Le pluriculturalisme qui caractérise de plus en plus aujourd'hui les sociétés sahéliennes doit être perçu comme source d'enrichissement mutuel. Les politiques d'intégration que le gouvernement camerounais ou tchadien élabore doivent nécessairement prendre au sérieux la question de l'insertion sociale des peulh (Mbororo, Ouda, Wodaabe...) au cas contraire ces derniers peuvent se « re-nomadiser » au regard du rejet social dont ils font l'objet.

Références bibliographiques

Balandier Georges, 1974, *Anthropo-logiques*, Paris, PUF, 278p

Balandier Georges, 1981, *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*, Paris, PUF, 340p

Barth F, 1969, *Ethnic groups and boundaries: the social organization of social difference*, London, George Allen and Unwin

Bernus, 1981, « Le nomadisme en question », Paris, éd. de l'ORSTOM

Bocco, 1990, « La sédentarisation des pasteurs nomades : les experts internationaux face à la question bédouine dans le Moyen-Orient arabe (1950-1970) », *Cahiers sciences humaines*, n° 26

Bocquene Hindou, 1986, *Moi un Mbororo*, Paris, Karthala

Boutrais Jean, 1978 « Compétitions foncières et développement au Nord-Cameroun : la plaine de Mora », *Cahiers de l'ONAREST*, vol1 n°2, Yaoundé pp55-90

Boutrais Jean, 2008, « Entre sédentarité et nomadisme : les Mbororo à l'Ouest-Cameroun », in *Publications ORSTOM*

Crozier Michel, 1970, *La société bloquée*, Paris, Seuil, 241p

Duvignaud Jean, 1973, *Le langage perdu. Essai sur la différence anthropologique*, Paris, P.U.F, 277p

Goffman Erving, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne, tome 1 : la présentation de soi*, Paris, Minuit, 253p

Goffman Erving, 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 230p

Guth S, 1994, *L'insertion sociale*, Paris, L'Harmattan, 292p

Hindou oumarou, 2009, « Les conflits liés à l'élevage transhumant des Peuls autochtones du Tchad : problématique et propositions de solution », in *Revue AFPAT*

Luhmann Niklas, 1981, « Remarques préliminaires en vue d'une théorie des systèmes sociaux », in *Critique*, XXXVII, (413), pp : 995-1014

Mbock Gabriel Thierry, 2000 « Le fait ethnique, ancrage local », in Les conflits ethniques au Cameroun. Quelle source ? Quelles solutions ? Éd Saagraphe, Yaoundé, pp : 43-56

Morin Edgard, Kern A. (1993) Terre patrie, Paris, Seuil, 257p

Motazé Akam, 1996 « Pluriculturalisme et coexistence en milieu défavorisé », in Cameroun. Pluralisme culturel et convivialité, Nouvelle du sud, pp57-75

Motazé Akam, 2009, Le social et le développement en Afrique, Paris, L'Harmattan

Muchielli L, 1998, La découverte du social, Paris, La Découverte

Noblet Pascal, 1993, L'Amérique des minorités. Les politiques d'intégration, Paris, L'harmattan, 359p

Tchamie Komlan, 2003, « les conflits sociaux liés à la transhumance et leur règlement au Togo » Revue CAMES, série-B, Vol 005, n°1-2

[1] La socialité est la capacité humaine à maintenir la cohérence ou la stabilité des groupes sociaux. Lire a propos Michel Maffesoli : Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes, Paris, La table Ronde, 3e édition, 2000, 330p

[2] Résidence en fulfulde

[3]Un clan du groupe ethnique Peulh

[4]Groupe ethnique sédentaire composés entre autres des Tupuri, des Massa, des Mundeng...

[5] Ceux qui se promènent en fulfulde

[6] Petit village situé à 40km de Maroua (chef lieu de la région de l'Extrême-Nord).

[7] Petite localité situé à l'Extrême-nord du Cameroun

[8] En langue fulfulde, langue des Mbororo ce mot désigne ceux qui migrent tout le temps

[9]Préjugés répandus chez les Kirdi

[10]Localité situé à l'Ouest-Cameroun

[11]Petit village des hauts plateaux

[12]Groupe ethnique majoritaire à Fouban où sont installés les Mbororo

[13] Entretien du 25 et du 26 janvier 2012 respectivement à Fouban et Bandjoun avec quelques Mbororo

[14] Entretien avec un éleveur Mbororo

[15] Taxe sur le bétail

[16] Selon Balandier, les anthropologiques sont les logiques de fonctionnement internes à toute société impliquée par une vie sociale